



Jorge  
**Volpi**

**Examen  
de mon père**

SEUIL



# EXAMEN DE MON PÈRE

## Du même auteur

À la recherche de Klingsor  
*Plon, 2001*  
et « *Points Thriller* », n° P2020

Jours de colère  
*Mille et une nuits, 2001*

La Fin de la folie  
*Plon, 2003*  
et « *Points* », n° P2332

Le Temps des cendres  
*Seuil, 2008*  
et « *Points* », n° P2095

Le Jardin dévasté  
*Seuil, 2009*

Les Bandits  
Opéra bouffe en trois actes  
*Seuil, 2015*  
et « *Points* », n° P4301

*JORGE VOLPI*

# EXAMEN DE MON PÈRE

Dix leçons d'anatomie comparée

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)  
PAR GABRIEL IACULLI

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

© Actes Sud, 1999,  
pour l'extrait de *Les Anneaux de Saturne* de W.G. Sebald  
© Librairie Élisabeth Brunet, 1988, pour le poème  
«Le Cerveau – est plus grand que le Ciel –» d'Emily Dickinson  
© Éditions Fédérop, 2003,  
pour l'extrait de «Chant à un dieu minéral» de Jorge Cuesta  
© Payot & Rivages, 2011,  
pour le poème «À soi-même» de Giacomo Leopardi  
© Éditions Points, 2009,  
pour l'extrait de «Ode sur la mélancolie» de John Keats  
© Gallimard, 2008, pour l'extrait de «Blanc» d'Octavio Paz

Titre original : *Examen de mi padre.*  
*Diez lecciones de anatomía comparada*

© Jorge Volpi, 2016

ISBN original : 978-84-204-3142-0

Éditeur original :  
Alfaguara, Penguin Random House Grupo Editorial

ISBN 978-2-02-138682-0

© Éditions du Seuil, février 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À ma mère*

*À Rocío, Rodrigo et Diego*



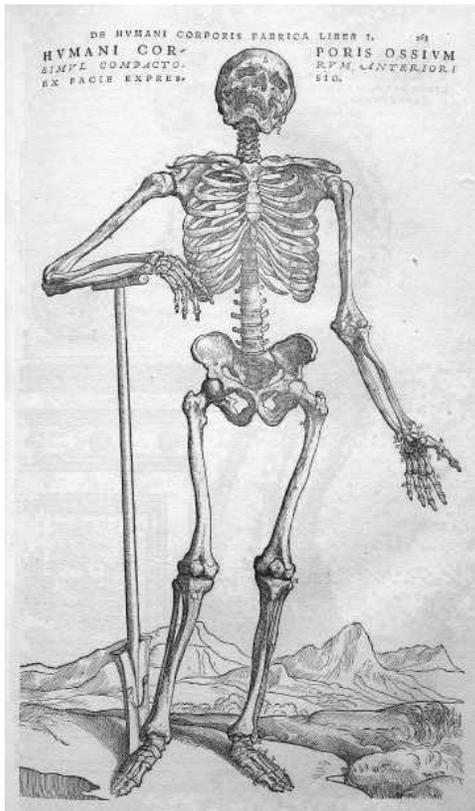
C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dés l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée. Je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire. [...] Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la connoissance qu'ils ont eu de moy.

MICHEL DE MONTAIGNE, *Essais*, « Au lecteur »



# Leçon 1

## *Le corps, ou Des obsèques*



André Vésale, *De humani corporis fabrica*,  
Livre VII, I, planche 21.



*Labor omnia vincit improbus*

VIRGILE, *Géorgiques*, I

Mon père est mort le 2 août 2014, vers quinze heures. Je ne connais pas l'heure exacte de son décès parce que je n'étais pas auprès de lui. Je n'ai pas voulu la chercher dans l'acte de décès ni la demander à mon frère ou à ma mère qui, guidés par le hasard – ou par ce dieu en lequel il croyait, et moi pas –, allèrent le voir et le trouvèrent inconscient, soumis au massage cardiaque de l'une des soignantes, mais encore vivant. J'avais envisagé d'écrire : « Mon père est mort le 2 août 2014, vers quinze heures, il y a tout juste cinq mois », mais nous sommes aujourd'hui le 9 janvier 2015, et en fait cinq mois *et une semaine* ont passé depuis lors. Je pourrais alléguer pour ma défense le fameux acte manqué psychanalytique. Mais je rattache plutôt mon manquement à deux autres faits. Le premier : jusqu'à ce jour, je n'ai pas pleuré, je n'ai pas pu ou n'ai pas voulu pleurer mon père. C'est un comportement rationnel, me dis-je, face à une mort qui a mis fin à ses souffrances. Mais l'explication ne me paraît pas suffisante. Le second fait s'est produit cet après-midi-là. Quand je suis arrivé à Mexico, de retour de Xalapa, où je m'étais rendu pour la Feria del Libro, la dépouille de mon père avait déjà été emportée par mon frère et ma mère au funérarium où il devait être incinéré. Nous avons tous trois toujours abhorré les veillées funèbres et d'une manière générale les formes publiques du deuil, aussi nous

sommes-nous épargné les cérémonies jusqu'à son enterrement. Au bout de quelques heures passées chez mes parents, j'ai pris le volant et, accompagné de ma femme et de mon meilleur ami, je me suis rendu au crématorium. Le ciel s'est couvert pendant que nous traversions le quartier des Doctores ; nous nous sommes engagés dans l'Avenida Central, nous avons tourné rue Doctor Vértiz et emprunté, peu après le Viaducto, un passage qui nous a conduits tout près du Centro Médico et de l'Hospital General, où mon père avait travaillé dans sa jeunesse. Le voisinage immédiat de l'endroit où les vivants viennent pour être soignés et de celui où l'on mène les morts n'a pas manqué de m'incommoder. En cette fin d'après-midi nuageuse peut-être créée par mon imagination, nous avons découvert une succession d'agences de pompes funèbres assez semblables à des cabinets d'expertise comptable. Une fois arrivés devant celle que nous cherchions, ma mère, mon frère et moi sommes entrés dans le bureau du gérant. Face à sa table de travail, il n'y avait pas de place pour plus de deux chaises, j'ai fait signe à ma mère et à mon frère de s'asseoir et je suis resté debout derrière eux. Les permis signés, le responsable nous a demandé si nous voulions dire un dernier adieu à mon père, dont la dépouille mortelle était couchée dans un cercueil, derrière une porte voisine. Sans hésiter, j'ai dit non. Mon père, ai-je marmotté, n'est pas là. Mon père, me suis-je dit, n'est pas son corps. Ma mère et mon frère ont été surpris, moins par mon refus que par la rudesse de mon ton. Quelques heures plus tard, nous sommes retournés chercher l'urne d'albâtre qui contenait ses cendres. Je reste aujourd'hui convaincu que mon père n'était pas cet ensemble d'organes inertes qui reposait dans le crématorium, mais je reconnais que mon père était aussi ce corps. Je l'avais vu vivant pour la dernière fois deux semaines auparavant, et les images de lui les plus prégnantes ou les seules que je puis revoir aujourd'hui sont celles de son corps : ses jambes toujours plus frêles, son dos voûté, ses yeux lumineux. Et ses mains. Depuis une dizaine d'années, si ce n'est plus, mon père était en proie à une dépression clinique. Il n'avait jamais eu le bonheur facile. Les conflits interminables avec mon frère avaient miné son énergie – enfants, nous le considérons

comme une force de la nature –, encore que la cause profonde de ce découragement réside à mon avis dans son éloignement de la chirurgie. Sa décision de se retirer le résume tout entier : quand il lui a semblé que ses mains ne possédaient plus l’agilité de prestidigitateur qui avait toujours fait sa fierté, il a définitivement renoncé aux scalpels et aux bistouris. Ensuite, il a cherché très longtemps d’autres sources de satisfaction personnelle, sans grand succès. D’après une de ses anciennes élèves, il fut dans l’enseignement secondaire un professeur stimulant – comme il l’avait été pendant trente et quelques années à la faculté de médecine de l’UNAM, l’Université nationale autonome de Mexico – avant que le mal de dos, la fatigue et le manque de stimulation ne le forcent à quitter l’école de commerce qui l’avait accueilli quand il eut pris sa retraite. Alors, il sombra dans un déclin morose. S’il n’eut jamais de maladie grave, un ensemble d’affections telles que l’arthrose et la gastrite mina sa santé. Mais les pires revers qu’il essuya lui furent infligés par son caractère. Les passions qui jadis le transportaient et qu’il s’efforça de nous faire partager – la science, les sports, l’opéra, la littérature, les arts, l’histoire, le jardinage, les travaux manuels – cessèrent peu à peu de l’intéresser, et il finit reclus pendant des jours entiers, dans l’indifférence et le repli sur lui-même, devant le téléviseur. On pouvait reconnaître dans l’avalanche de sollicitations et d’exigences que de son fauteuil il faisait pleuvoir sur ma mère la rigueur qui avait dû le distinguer dans les classes et les blocs opératoires, sauf que son seul intérêt était désormais ses propres souffrances. Il était toujours plus difficile de discuter avec lui : s’il resta lucide jusqu’à la fin et si lucidité veut dire savoir ce que l’on est et ce que sont ses semblables, il ne pouvait désormais consacrer plus de quelques minutes à autre chose qu’à ses afflictions interminables. Nous nous sommes plusieurs fois demandé si sa souffrance était physique ou psychologique, ou les deux. Encore que cela revienne au même : la douleur est ce qui s’exprime en tant que douleur. S’il devenait de plus en plus fragile – les derniers temps, il ne pesait plus que quarante-cinq kilos alors qu’il mesurait un mètre soixante-quinze –, son caractère, ou ce qui pour moi en constituait le noyau dur, restait inaltérable. Je dirais même qu’il

s'affirmait comme celui d'un vin de garde. Il n'a jamais perdu sa douceur, sa courtoisie, ni la bonté qui présidait à tous ses actes. Mais, en même temps, il est devenu plus entêté et autoritaire, surtout vis-à-vis de ma mère. Sur ses derniers jours, avec la même intransigeance qu'il avait mise à nous inculquer *ses* vérités, il a refusé en bloc de se soumettre à tout traitement qu'il n'aurait pas lui-même prescrit, d'essayer les nouveaux médicaments et de pratiquer les exercices que lui recommandaient ses confrères, lesquels s'échinaient pourtant à le soulager. Il s'est même opposé de toutes ses forces – et elles n'ont jamais été négligeables – au moindre changement de routine et aux suggestions qui auraient pu bousculer un horaire inflexible. Même si ma mère est toujours restée attachée à lui et respectueuse de son autorité, elle avait de plus en plus de peine à se mettre nuit et jour à sa disposition pendant qu'il déclinait, et lui à être privé de sa présence, même quand ce n'était que pour la harceler de demandes et de plaintes qui, dans ses mauvais jours, pouvaient durer des heures. Malgré l'infirmier qui assurait la relève deux fois par semaine, un moment est venu où elle ne s'est plus sentie capable de le soigner. Les efforts qu'elle devait déployer pour le lever, l'aider à faire quelques pas et lui donner le bain – ou pour se battre avec lui jusqu'à ce qu'il accepte de prendre ses médicaments – menaçaient de la rendre malade à son tour. Après en avoir discuté avec elle, il ne nous est plus resté qu'une alternative : soit une équipe d'infirmiers pour s'occuper de lui en permanence, soit une maison de repos. Avec une rapidité qui nous a tous étonnés, notre choix s'est porté sur la seconde possibilité. Ma femme et moi avons trouvé une résidence dans les environs du Parque Delta, à une dizaine de minutes en voiture du domicile de mes parents. L'endroit ne présentait pas seulement l'avantage d'être proche de la maison familiale – ce qui allait permettre à ma mère de s'y rendre souvent –, mais il n'imposait aucun horaire de visite, ce qui nous rassura : nous pourrions voir mon père quand nous le voudrions. Nous étions conscients que l'arracher à son environnement, à l'abri duquel il était resté pendant plus d'une décennie, allait être pour lui dévastateur : toujours rétif dès qu'il était question de sortir ou de partir en voyage, mon père ne se sentait

vraiment bien que chez lui, dans la maison qu'il avait restaurée et arrangée avec soin, jusqu'au jour où, ses forces l'ayant trahi, il dut admettre qu'il valait mieux la laisser se dégrader plutôt que de compromettre davantage sa santé. Quand nous lui avons soumis les décisions prises, il les a aussitôt acceptées ; une part de lui-même était consciente des difficultés de ma mère. En prévision d'un changement d'avis, nous avons préparé ses affaires et son arsenal de médicaments, puis nous l'avons conduit à la résidence l'après-midi même. L'établissement occupait une maison typique d'un quartier semi-bourgeois, pas très grande, d'un étage, avec sur l'arrière une cour et un petit jardin. À l'intérieur vivaient une quarantaine de personnes âgées. On donna à mon père une chambre au rez-de-chaussée, qu'il devait partager avec un autre pensionnaire, nouvelle humiliation pour quelqu'un d'aussi peu sociable que lui. À peine entré dans cette pièce se produisit ce que nous redoutions : il se ravisa et voulut repartir immédiatement. Nous l'avons emmené au salon où, quand il fut assis entre deux vieilles dames soignées et silencieuses – ni l'une ni l'autre ne prirent une expression particulière en le voyant –, il nous reprocha de l'abandonner dans cet endroit horrible. Tandis que mon frère et moi nous occupions des dernières formalités d'admission, ma mère essaya de le tranquilliser, sans grand résultat. Nous sommes partis à l'heure du dîner. Une des clauses du règlement intérieur de la résidence nous causa une vive déception : afin de faciliter l'intégration des pensionnaires à leur « nouveau foyer », il était interdit aux familles de reprendre tout contact avec eux, pas même par téléphone, pendant une quinzaine de jours. Au terme de cet interrègne de deux semaines, qui dut pour lui être très angoissant, ma mère, mon frère, ma femme et moi sommes allés le voir. Ce fut la dernière fois que je me trouvai en sa présence. L'auxiliaire de gériatrie nous conduisit dans la cour et nous pria de nous asseoir sur des sièges en plastique près d'un terrain de basket à l'abandon. Dans le salon, la cuisine et les chambres, j'aperçus de nombreuses personnes âgées, les unes plus vigoureuses, les autres plus affaiblies que mon père. J'étais impressionné par le silence qui régnait dans la maison, comme si les pensionnaires

s'adonnaient à la méditation ou que le monde d'ici-bas avait cessé de revêtir pour eux le moindre intérêt. Une des soignantes donnait à manger à une vieille dame qui semblait ne se rendre compte de rien. Dans la cuisine, deux jeunes employées lavaient des assiettes et des casseroles. Enfin, une des auxiliaires – une femme de petite taille, maigre, aux cheveux trop noirs et trop maquillée pour une employée de maison de repos – a amené mon père, en lui donnant le bras, dans la cour où nous l'attendions. Il nous a salués et s'est assis avec difficulté. Il était plus soigné et plus élégant qu'il ne l'avait été depuis longtemps à la maison, parce qu'une autre clause du règlement intérieur interdisait aux pensionnaires de se déplacer dans l'établissement en pyjama. J'ai reconnu sa chemise, son sweater grenat et son pantalon gris. Il ne lui manquait que la veste et la cravate qu'il portait même pendant le week-end. On lui avait coupé les cheveux et taillé la moustache. En revanche, la chétivité de son corps semblait s'être accentuée. Il sourit avec difficulté. L'auxiliaire s'éloigna et nous laissa en famille. De son ton le plus touchant, il fit ses adieux à chacun de nous. Ce n'était pas la première fois – il aimait dire et redire qu'il ne passerait pas la nuit – mais ce devait être la dernière. Il adressa de belles phrases encourageantes à ma mère, mon frère, ma femme et moi. Il se montra tendre et sage. Sur un autre ton, emporté, il nous reprocha de l'avoir enfermé dans cette « antichambre de l'enfer » et il se plaignit des surveillantes, qu'il accusa de l'avoir insulté et même battu. Quand les premières gouttes de pluie se sont mises à tomber, nous avons compris qu'il était temps de partir. Mon père ne se sentait pas capable de marcher ou, encouragé par notre présence, refusait de le faire. Il trébucha et faillit tomber. L'auxiliaire le retint et, le prenant par la taille, le guida vers le bâtiment. Ma mère a alors dit au revoir et s'est éclipsée. J'ignore encore où mon frère et ma femme étaient passés. Je suis resté là pendant quelques secondes à regarder mon père, qui semblait terriblement anxieux, presque désespéré. Il avait un besoin urgent d'uriner, ou se l'imaginait. Je ne sais pourquoi, peut-être pour le conduire aux toilettes le plus rapidement possible, ai-je cru, l'aide-soignante ne l'a pas guidé vers sa chambre mais l'a fait entrer dans une autre pièce, près

de la porte qui ouvrait sur la cour, où deux vieilles femmes assises sur un lit se parlaient à voix basse. Alors, l'auxiliaire a fait quelque chose d'étrange ou qui, du moins, m'a semblé tel : elle l'a assis sur ses genoux, l'a embrassé, lui a caressé les cheveux et les joues. Ils n'ont plus formé à mes yeux qu'une image de deux corps unis par la compassion. Cette image, sorte de *Pietà*, est la dernière que je garde de lui. Mon père a consacré sa vie à ouvrir et à refermer des corps humains. À les réparer ou à les amender. À tout faire pour qu'ils guérissent et restent longtemps en vie. Davantage encore : son plus grand dévouement et sa plus grande satisfaction ont consisté à plonger ses mains dans ces corps. Il nous a mille fois raconté que sa journée idéale combinait un après-midi pluvieux, un corps sur la table du bloc opératoire et une cassette avec de la musique de Beethoven ou de Puccini. La profession de chirurgien, plus que celle des autres médecins, ne paraîtra jamais normale au commun des mortels. Il faut un étrange courage pour inciser la peau, contenir une hémorragie, manipuler les tissus, palper le foie, la thyroïde ou le pancréas, remettre les organes à leur place, suturer l'épiderme et retourner quelques heures plus tard à la vie de famille. Une certaine répulsion, sans doute inscrite dans nos gènes, détourne notre regard de nos viscères. Il n'est pas très étonnant que pendant des siècles les chirurgiens n'aient pas été admis dans les confréries de médecins mais relégués avec les dentistes et les barbiers dans celles des artisans qualifiés dont les attributs – scies, gouges et scalpels – les distinguaient à peine des forbans et des assassins. Même le serment d'Hippocrate établit, dès le IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, dans une de ses clauses : « Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, je la laisserai aux gens qui s'en occupent », c'est-à-dire aux chirurgiens. Une pointe de dédain est perceptible dans ce manifeste qu'entonnent encore de nos jours ceux qui prétendent obtenir une licence d'exercer l'« art », comme les Anciens appelaient la médecine (d'où l'expression *Ars longa, vita brevis*). Les chirurgiens n'étaient pas, ou pas tout à fait, des médecins. Ils semblaient appartenir à un ordre différent, plus pratique que théorique, et d'autant plus prosaïque. Alors que par le passé les « hommes de l'art » se consacraient à l'étude de leurs

patients (nous pensons aux membres de l'école ionienne à laquelle Hippocrate a appartenu) ou au classement de leurs maladies (comme ceux de l'école de Cnide), prescrivait ensuite des remèdes et des cures, donnaient des conseils sanitaires ou s'assumaient en tant que philosophes et discourent sur l'équilibre des trois centres corporels – le cerveau, le cœur et le foie – ou des quatre humeurs qui irriguent le tissu humain – la bile noire, la bile jaune, la lymphe et le sang –, les chirurgiens plongeaient leurs mains dans les corps de leurs semblables. Pratique qui devait être qualifiée de sauvage par les adeptes de la philosophie naturelle. Sans anesthésie ni mesure d'hygiène sûre, ces bouchers amputaient, limaient les os, trépanaient, extrayaient les calculs vésiculaires et rénaux, ou ouvraient tout bonnement le thorax et le ventre des malheureux qui venaient les consulter. Ce ne fut qu'au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle que les chirurgiens devinrent des personnages respectables grâce à de grandes figures de la science comme Ambroise Paré. Pendant plusieurs années, mon père s'est consacré à l'étude de celui qui peut être considéré comme le père de la chirurgie – de même qu'Hippocrate et Galien le sont pour la médecine – mais dont la renommée, confinée au cercle étroit de ses collègues, n'a jamais égalé celle d'un Magellan, d'un Rembrandt, d'un Shakespeare ou d'un Cervantès. Dans une France turbulente et fascinante, Paré fut pourtant le chirurgien d'Henri II et de ses fils : François II, Charles IX et Henri III, dont il accompagna les armées sur les champs de bataille ; il put même, avant sa mort, vénéré comme un saint, voir Henri IV accéder au trône. Il mit au point des techniques chirurgicales hardies, élargit l'horizon des connaissances anatomiques et rehaussa sa profession en l'adaptant aux premiers pas décisifs de la méthode scientifique et à une vision humaniste du traitement des patients. Comme l'a écrit Sherwin B. Nuland dans *Doctors : The Biography of Medicine* (1988), Paré se distingua par « son humanité dans une époque cruelle, son humilité en un temps d'arrogance, son objectivité à l'ère de la superstition, son originalité sous le règne du conservatisme, son indépendance au sein de l'autoritarisme, sa logique rationnelle en plein déploiement de théories irrationnelles et illogiques, et son



Leçon 1. <i>Le corps, ou Des obsèques</i> . . . . .	11
Leçon 2. <i>Le cerveau, ou De la vie intérieure</i> . . . . .	41
Leçon 3. <i>La main, ou Du pouvoir</i> . . . . .	69
Leçon 4. <i>Le cœur, ou Des passions</i> . . . . .	99
Leçon 5. <i>L'œil, ou Des vigilants</i> . . . . .	127
Leçon 6. <i>L'oreille, ou De l'harmonie</i> . . . . .	145
Leçon 7. <i>Les parties génitales, ou Du secret</i> . . . . .	169
Leçon 8. <i>La peau, ou Des autres</i> . . . . .	197
Leçon 9. <i>Les jambes, ou Des marcheurs</i> . . . . .	217
Leçon 10. <i>Le foie, ou De la mélancolie</i> . . . . .	239